



LE MANDAT

Texte Nicolai Erdman

Mise en scène Patrick Pineau - Cie PIPO

CRÉATION
MARS 2024

Aux Célestins, Théâtre de Lyon

PRODUCTION DÉLÉGUÉE
Théâtre-Sénart, Scène nationale

PRODUCTION
Théâtre-Sénart, Scène nationale

COPRODUCTION
Les Célestins, Théâtre de Lyon
Espace Des Arts, Scène nationale de Chalon-Sur-Saône
Maison de la Culture de Bourges
L'Azimut / Antony - Châtenay-Malabry
Compagnie Pipo

Critique : au Théâtre des Célestins à Lyon, un drôle de *Mandat*

Par **Nathalie Simon**

Publié il y a 2 heures, mis à jour il y a 1 heure



Le Mandat, au théâtre des Célestins à Lyon. Simon Gosselin

CRITIQUE - Patrick Pineau s'empare avec enthousiasme de la farce burlesque de Nicolai Erdman. La pièce est portée par une troupe remarquable.

Envoyée spéciale à Lyon

À découvrir

→ SERVICE : Réservez vos places de théâtre sur [Le Figaro Billetterie](#)

En 1924, sept ans après la révolution, dans un appartement communautaire. Une table en formica bleue, des natures mortes, des icônes russes, des bouquets de fleurs artificielles, un lit derrière un rideau et un piano qui ne servira qu'une fois. Ruinée, Nadejda Petrovna Goulatchkine (Sylvie Orcier) veut marier sa fille Varvara (Nadine Moret) à Valerian Stepanovitch, un jeune bourgeois (Arthur Orcier) dont le père (François Caron) était autrefois un riche propriétaire. Mais ce dernier tient à « *assurer ses arrières* » et exige pour dot un... communiste. La mère demande alors à son fils Pavel (Ahmed Hammadi-Chassin) d'entrer au Parti. Le rejeton se met en quête de parents prolétaires pour prouver qu'il y est depuis longtemps et d'un mandat. Ses plans vont être bouleversés.

Dérangé pendant qu'il cuisinait des vermicelles au lait, le voisin et locataire des Goultachkine (Virgil Leclair, moustache et lunettes sévères) menace de prévenir la milice pour « violation de la paix sociale ». Un vent de panique balaie la salle à manger familiale. D'autant plus qu'une amie de Nadejda (Aline Le Berre) lui apporte une malle en osier censée contenir la robe de l'impératrice Alexandra. « *Tout ce qui reste de la Russie en Russie* », résume-t-elle.

À lire aussi | [Au théâtre des Célestins de Lyon, un discours contre la réforme des retraites chaque soir et quelques huées virales](#)

Présentée au Théâtre des Célestins, à Lyon, *Le Mandat* est la première pièce écrite par Nicolaï Erdman (1900-1970). Il n'a alors que 23 ans et fait preuve d'une étonnante clairvoyance sur la politique stalinienne. Interdite par les autorités soviétiques en 1930, la pièce n'a été publiée qu'en 1987 et en russe. Et, en 1933, l'auteur moscovite sera exilé en Sibérie. Grand admirateur de Tchekhov, de Gogol et amateur de vaudeville, Nicolaï Erdman signe une farce formidablement burlesque et absurde. Brillant, il déroule un tapis dans lequel les personnages se prennent les pieds. « *Qu'est-ce que c'est que cette vie ?* », se lamente la mère dévote, mais nostalgique de la Russie tsariste et disposée à faire des concessions pour retrouver son rang et, surtout, être en sécurité. « *Comment vivre ici pour les honnêtes gens ?* », interroge-t-elle. « *Louvoyez !* », rétorque Pavel, qui se prend de plus en plus pour un communiste.

Détestables et pathétiques

Terrorisé, chacun louvoie donc et en prend pour son grade. L'objectif est d'améliorer sa condition et d'être bien vu du régime. Nastia, la bonne à tout faire (Lauren Pineau-Orcier), se retrouve altesse. Fort d'un papier administratif, Pavel se métamorphose en dictateur, et les fiancés deviennent les jouets de péripéties rocambolesques qui leur échappent. Rebelles ou soumis, les protagonistes sont drôles et tristes, détestables et pathétiques. Toujours dépendants du système. « *Ils ne viennent même pas nous arrêter* », regrettent-ils à la fin. L'auteur fustige les travers de petites gens dont la médiocrité le dispute à la lâcheté. Ils mentent éhontément, complotent sans scrupule et dénoncent sans état d'âme. Pourtant, si Nicolaï Erdman n'est pas tendre avec eux, il ne leur jette pas la pierre. En empathie, il les sauve à sa façon. Sur le plateau, ça cavale, court, danse et dégringole, entre et sort. La mise en scène échevelée de Patrick Pineau retombe parfois comme un soufflé, mais on suit les protagonistes jusqu'au bout. Les treize comédiens sont tous impeccables.

— Il pêche par quelques longueurs tout au long de ces deux heures et quart

La pièce a été créée triomphalement en 1925 à Moscou par Vsevolod Meyerhold. Retirée de l'affiche, elle sera remontée après la mort de Staline. On raconte que le public riait plus de trois cents fois pendant les représentations, parfois sans s'interrompre. Il y aurait même eu deux morts de rire. Ce n'est pas le cas avec la version de Patrick Pineau. Le comédien et metteur en scène, qui avait déjà monté *Le Suicidé*, la deuxième et dernière pièce de Nicolaï Erdman, connaît pourtant son humour grinçant. Certes, il s'approprie ce texte dans la traduction d'André Markowicz avec un enthousiasme de bon aloi et une énergie impressionnante, et utilise tous les ressorts comiques. Mais il pêche par quelques longueurs tout au long de ces deux heures et quart. On passe toutefois un très bon moment.

Le Mandat, au Théâtre des Célestins, à Lyon (69), jusqu'au 16 mars. Tél. : 04 72 77 40 00. Puis en tournée, du 26 au 29 mars au Théâtre-Sénart, Scène nationale, à Lieusaint (77), les 2 et 3 avril à L'Azimut, à Antony-Châtenay-Malabry (92), etc.

Le Théâtre

Le Mandat

(Vodka de conscience)

REGRETTER le monde d'avant la révolution d'Octobre tout en brandissant l'étendard du prolétariat. Accrocher au mur de son petit appartement communautaire des tableaux à deux faces, avec, par exemple, d'un côté, une paisible « Soirée à Copenhague » et, de l'autre, le regard sévère de Karl Marx. Prier en secret devant un gramophone en feignant d'écouter un disque de chants révolutionnaires. Ce numéro d'équilibriste idéologique est tout un art. Et, dans cette pièce méconnue de Nicolai Erdman (1900-1970), c'est même du grand spectacle !

Ce vaudeville à la russe, créé en 1925 et longtemps censuré, brocarde les petits-bourgeois et les aristos de l'ancien régime. Leur monde a été balayé par les vents de la révolution. Pour survivre, ils n'ont d'autre choix que

de s'allier dans des mariages arrangés, des unions de convenance où l'amour est relégué au rang de curiosité. L'auteur joue des extravagances de la farce pour dépeindre le tumulte de cet ancien monde en quête d'une place dans le nouveau : quiproquos en série, person-

nages frappadingues, dont un Soviétique forcené, gags en série, pirouettes verbales, le tout mené à vive allure.

Le comédien et metteur en scène Patrick Pineau s'est emparé en famille de cette pièce, avec brio. A ses côtés, 14 acteurs et actrices, de tous

âges. Sylvie Orcier est survoltée dans le rôle de la mère cherchant désespérément à caser sa fille, tandis que Lauren Pineau-Orcier déclenche les rires en multipliant les rôles avec une énergie contagieuse dans cette pièce allègre où derrière les facéties transparait la rude réalité de ces gens bousculés par l'Histoire.

Mathieu Perez

● Vu à L'Azimut, à Châtenay-Malabry. A la Tempête, à Paris, du 18/4 au 5/5.



Arts & Scènes

Avec "Le Mandat", Patrick Pineau exalte le rire russe révolutionnaire

par Patrick Sourd
Publié le 27 mars 2024 à 11h40
Mis à jour le 27 mars 2024 à 11h40



**Grand succès comique du théâtre russe d'après la révolution,
Patrick Pineau à la belle idée de monter la première pièce de Nicolai
Erdman, un texte à l'ironie irrésistible.**

Rien n'a rien émoussé le tranchant de ce vaudeville soviétique écrit par Nicolai Erdman sept années seulement après la chute du tsar. Effet de sidération garanti, *Le Mandat* s'apparente à un constat d'accident écrit après un crash test sociétal... Soit l'implosion de ce que l'on nomme l'âme slave suite au choc frontal entre la calèche de la Russie éternelle et la locomotive de la révolution d'Octobre.

Comme le raconte son traducteur André Markowicz, la pièce mise en scène en 1925 par Meyerhold à Moscou fut immédiatement un triomphe comique se donnant à guichet fermé. Rien de pire que de faire de l'humour dans ces années-là, après 350 représentations, la pièce finit par être interdite en 1930 tandis que son auteur est éloigné définitivement des plateaux par Staline dès 1938.

L'absurde de tout temps

Ouvrant sur un accrochage de toiles dans un appartement communautaire, on découvre que les tableaux sont peints sur leurs deux faces pour permettre de passer en une seconde d'une nature morte à un portrait de Karl Marx en fonction des invité-es. La propriété privée venant d'être interdite, l'ambiance est à la paranoïa et Patrick Pineau s'amuse à pasticher les gags d'un théâtre de boulevard à l'ancienne. Ici, les bourgeois ne sont plus rien, seuls les prolétaires ont de l'avenir... L'idéal de réussite est de conclure un mariage arrangé pour récupérer un membre du Parti dans sa famille.

Là où le metteur en scène nous réjouit sans limite, c'est quand il se décide à abandonner un look et un décor encombrant dignes du film *Le Père Noël est une ordure*, en se contentant d'une scénographie de volutes de fumée pour fabriquer au lointain la fantasmagorie d'un ciel de tempête. Une manière très symbolique de coller à la folie d'une histoire aux allures de trou noir, qui ne trouve sa vérité qu'en assumant n'avoir ni queue ni tête. Il n'y a plus rien à expliquer quand la cuisinière est prise pour la grande impératrice et que le fils de la maison prétend être un membre du Parti détenant un de ces fameux mandats qui vaut passe-droit.

Les hasards de l'agenda politique du XXI^e ont fait coïncider la création de la pièce d'Erdman aux Célestins à Lyon avec les présidentielles en Russie, où Vladimir Poutine instrumentalisait les élections pour obtenir la légitimité d'un nouveau mandat. Rire du chaos mental de la farce du *Mandat* était alors un bon remède pour ne pas pleurer de la triste démonstration que la démocratie demeure toujours au point mort au XXI^e siècle en Russie.

Le Mandat de Nicolaï Erdman, mise en scène Patrick Pineau. Avec François Caron, Ahmed Hammadi-Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre...

Jusqu'au 29 mars, Théâtre-Sénart, Scène nationale.

Les 2 et 3 avril, L'Azimut-Antony/Châtenay-Malabry.

Les 9 et 10 avril, La Comète Châlon-en-Champagne.

Du 18 avril au 5 mai, Théâtre de la Tempête, Paris.

LE MANDAT

Célestins – Lyon
La Tempête - Cartoucherie de Vincennes
Tournée

Patrick Pineau

Passeport pour la liberté

Patrick Pineau monte *Le Mandat*, première pièce de Nikolai Erdman (1900-1970). L'auteur russe y décrit une société terrifiée par le régime marxiste. Dans une ambiance vaudevillesque et absurde, une commerçante ruinée arrange le mariage de sa fille avec un aristocrate contre une dot inattendue mais qui les met tous à l'abri du pouvoir : son fils communiste.

Théâtral magazine : Nikolai Erdman a écrit deux pièces, *Le Suicidé* et *Le Mandat*. Vous avez monté *Le Suicidé* en 2011 et aujourd'hui *Le Mandat*. Qu'ont-elles en commun ?

Patrick Pineau : Ce sont des pièces très politiques, mais construites comme des vaudevilles. Nikolai Erdman était fou de vaudeville et de Labiche. Et pour raconter ce que traverse son pays au moment où il l'écrit, en 1924, il ajoute une touche d'absurdité. **Dès la première scène du Mandat, on sait dans quel Etat on est : quand quelqu'un sonne, on vérifie qui est derrière la porte et on aménage son intérieur en conséquence,** c'est-à-dire qu'on tourne les tableaux qui ont deux faces côté bourgeois ou côté Karl Marx. Les personnages ont l'impression d'être scrutés en permanence. Il y a des rires et une ligne

de tension très forte. A un moment, ils se retrouvent avec la robe de l'impératrice et ils ont très peur de se faire arrêter.

Le seul moyen d'être tranquille, c'est d'avoir un communiste dans la famille. D'où l'idée de la mère de marier sa fille à un aristocrate et d'offrir en dot son fils qui serait communiste.

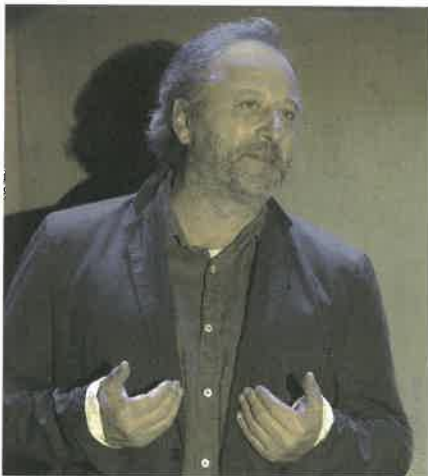
On a l'impression que c'est elle qui se marie. C'est une ancienne petite bourgeoise commerçante, ruinée par le régime communiste et qui cherche à se sauver en en-

trant dans l'aristocratie. Elle a arrangé le mariage de sa fille avec quelqu'un de très riche. Tellement riche, que depuis la révolution, il n'est jamais arrivé à se ruiner. Et en échange elle lui apporte en dot son fils, dont elle affirme qu'il est communiste. Le pseudo mandat du fils est plus important que tout.

Vous dites avoir toujours voulu monter *Le Mandat* après *Le Suicidé*. Pourquoi avoir attendu plus de dix ans ?

Ce sont des pièces de troupe. Je travaille en troupe depuis longtemps, mais il fallait avoir les actrices et les acteurs pour ça. Et là, il y a des nouveaux qui nous ont rejoints, des jeunes que j'ai pu rencontrer dans des écoles ou pendant des stages. Je travaille aussi en famille et pourtant, on vient d'endroits différents puisque notre fils est danseur et circassien, et notre fille dessinatrice.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*



■ *Le Mandat*, de Nikolai Erdman, traduction André Markowicz, mise en scène Patrick Pineau. du 6 au 16/03 aux Célestins 4 rue Charles Dullin 69002 Lyon, 04 72 77 40 00; du 26 au 29/03 Sénart 8-10 Allée de la Mixité 77127 Lieusaint, 01 60 34 53 60, les 2 et 3/04 Azimut 254 Av. de la Division Leclerc 92290 Châtenay-Malabry, 01 41 87 20 84, les 9 et 10/04 La Comète, 5 Rue des Fripiers 51000 Châlons-en-Champagne 03 26 69 50 99, du 18/04 au 5/05 La Tempête Vincennes 75012 Paris, 01 43 28 36 36

THÉÂTRE
LE MANDAT

👉👉👉👉 Coiffé d'une casserole dégoulinante de vermicelle, l'homme surgit furibond dans le salon des Smetanitch. En plantant un clou dans la cloison, Pavel Sergueïevitch Smetanitch a sans le savoir fait tomber le récipient plein de vermicelle au lait sur la tête de leur voisin ; lequel menace à présent de dénoncer toute la famille aux bolcheviques. Ce détail révélateur de la promiscuité dans laquelle survit la petite bourgeoisie russe des années 1920 donne une idée de l'atmosphère agitée du *Mandat*, pièce de Nicolai Erdman génialement mise en scène par Patrick Pineau. Tout est fou dans ce spectacle. Pour que sa sœur épouse un certain Goulatchkine, Pavel Sergueïevitch doit d'abord entrer au parti communiste et obtenir ainsi le mandat censé assurer la sécurité de leurs deux familles. Alors que madame Smetanitch mère écoute en cachette des chants liturgiques sur un phonographe, une amie lui confie une malle contenant « *tout ce qui reste de russe en Russie* » – en l'occurrence la robe de mariée de la tsarine. Qu'il s'agisse ou non du vêtement authentique, cette relique douteuse produit rapidement des effets en chaîne d'une drôlerie dévastatrice. Dans une société où, sept ans après la mort de Nicolas II, la révolution a chamboulé les esprits, rien ne tient plus en place comme le démontre cette sarabande à mourir de rire, pleine de faux-semblants, interprétée par des acteurs formidables. ● H.L.T.

Du 18 avril au 5 mai au théâtre de la Tempête, Cartoucherie, Paris (XII^e), la-tempete.fr



SIMON GOSSELIN

La survie de la petite bourgeoisie russe dans les années 1920.

THÉÂTRE - CRITIQUE

Patrick Pineau crée « Le Mandat » de Nicolaï Erdman, un tourbillon de vitalité et de rire



LES CÉLESTINS – THÉÂTRE DE
LYON / TEXTE NICOLAÏ ERDMAN /
MISE EN SCÈNE PATRICK PINEAU

Publié le 11 mars 2024 - N° 319

Après *Le Suicidé*, Patrick Pineau revient au burlesque social de Nicolaï Erdman avec *Le Mandat*. Le metteur en scène et comédien crée un tourbillon de vitalité et de rire, portant haut la générosité du théâtre de troupe auquel il travaille, depuis plus de 30 ans, au sein de la Compagnie Pipo.

C'est un théâtre à hauteur d'êtres humains, à hauteur des personnages naïfs et remuants qu'il investit. Un théâtre qui se partage, qui place haut l'exigence du rire et la justesse du sens. Artisanal, sans doute. Efficace, assurément. Inventif, bien entendu. On se souvient des accents forains du *Suicidé*, spectacle créé par Patrick Pineau en 2011, dans le cadre du Festival d'Avignon. Aujourd'hui, avec tout autant de réussite, il s'empare de la seconde pièce de Nicolaï Erdman (censuré par la dictature soviétique, l'auteur russe n'en a écrit que deux). Le metteur en scène et comédien s'entoure, pour l'occasion, d'une troupe de quatorze interprètes aux talents vifs et multiples. *Le Mandat* nous plonge dans l'URSS des années 1920. Après la chute des Romanov, deux familles doivent faire face au cataclysme que représente pour elles la mutation de la société russe. Les Smétanitch, qui ont sauvé leur fortune, vivent dans la nostalgie du régime tsariste. Les Goulatchkine, qui ont presque tout perdu, tentent vaille que vaille de se conformer à l'ordre post-révolutionnaire. Voulant unir leurs forces pour assurer leur survie sociale, le père Smétanitch accepte de marier son fils à la fille Goulatchkine, croyant que le frère de celle-ci est membre du parti communiste.

Les désordres et les petites choses de l'humain

Une cavalcade de quiproquos, de débordements, d'écarts, de déboires font suite à cette entente mise à mal par l'irruption d'une cuisinière déguisée en impératrice. C'est alors toute la corporalité, mais aussi toute la précision du théâtre de Patrick Pineau et de sa complice Sylvie Orcier qui se déploie (la cofondatrice de la Compagnie Pipo interprète la mère Goulatchkine et signe la scénographie du spectacle). Passant de l'exiguïté surchargée, bariolée, d'un appartement communautaire à l'espace vaste d'une réalité ayant perdu ses repères, les folles aventures du *Mandat* trouvent ici une existence pleine et entière. Sans regarder les personnages de haut, sans s'égarer un instant du côté de la caricature ou du cabotinage, la mise en scène de Patrick Pineau fait résonner la pièce de Nicolaï Erdman de manière profonde. Fil rouge de la représentation, la force burlesque des situations s'exprime sans épuiser la sincérité des femmes et des hommes qui leur donnent vie. Toutes et tous s'agitent, courent, trébuchent, se démènent, nous confrontent aux maladrances d'une humanité qui, sans s'en apercevoir, nous empoigne.

Manuel Piolat Soleymat

BILLET DE BLOG 16 MARS 2024

Patrick Pineau touche un fameux « Mandat »

L'auteur russe des années vingt soviétiques Nicolai Erdman a écrit seulement deux pièces, deux chef d'œuvres : « Le mandat » puis « Le suicidé ». Après avoir mis en scène la seconde, Patrick Pineau s'empare avec vigueur et bonheur de la première. Son « Mandat » paie comptant.



"Le mandat" © Simon Gosselin

Les employés du Théâtre de Vsevolod Meyerhold s'étaient appliqués à compter les rires lors des représentations du *Mandat* de Nicolas Erdman en 1923 : la représentation durait dans les quatre heures et on comptait autour de 350 rires. Soit plus d'un par minute. Et il y eut plus de trois cents représentations et d'autres encore dans bien des villes d'Union soviétique. C'était là une première pièce d'un jeune auteur né avec le siècle. Une comédie dans l'héritage direct de Gogol nappée un vernis soviétique.

Quelques années plus tard, Erdman écrivit une seconde pièce *Le suicidé*. La première pièce avait fait toussé la censure, celle-ci la tétanisa tant qu'elle jugea préférable de l'interdire. A trente ans Erdman avait écrit deux chefs d'œuvre du théâtre russe du XXe siècle, mais sa liberté et son imagination à jamais entravées firent qu'il n'écrivit plus d'autres pièces. Que gâchis. Il se réfugia dans l'écriture de scénarios.

Dans la formidable somme sur le cinéaste soviétique Boris Vassilievitch Barnet (rétrospective actuellement à la cinémathèque de Paris) qui vient de paraître aux éditions de l'Oeil, son auteur Bernard Eisenschitz raconte que Barnet changeait de scénariste à chaque film, le seul qui travailla plusieurs fois avec lui fut Nicolai Erdman, il est l'un des scénaristes de *La maison de la rue Troubnaïa*. Plus tard, dans les années 60, au théâtre de la Taganka, Iouri Lioubimov lui confia l'écriture de sketches pour ses spectacles. Qu'en reste-il ? Erdman est mort en 1970

Ces deux pièces exquises en endiablées sont régulièrement montées en France depuis qu'elle ont été traduites, chacune ayant bénéficié de plusieurs traductions. Pour ce qui est du *Mandat*, on en compte au moins deux. Celle établie par Philippe Jaccard accompagnée d'un commentaire de Béatrice Picon Vallin, spécialiste de Meyerhold et éditrice des écrits en quatre tomes du metteur en scène russe. Cette traduction est parue en 1999 (lire ici) aux Éditions l'Age d'homme a été établie à partir du texte initial de Nicolai Erdman que Jaccard est allé consulter à Moscou.

Plus récemment André Markowicz a publié sa propre traduction, publiée aux Éditions les Solitaires intempestifs. Celle-ci a été établie à partir de la version conservée dans les archives russes, c'est à dire la version ayant, après coupes, reçue l'agrément de la censure. Patrick Pineau qui met aujourd'hui en scène *Le Mandat* a demandé à Markowicz (avec qui il a l'habitude de travailler) de compléter sa copie à partir de la version initiale d'Erdman. Il en résulte une version hybride, elle non éditée, celle que met en scène avec entrain Patrick Pineau. Erdman propage un nuage de tendresse sur tous ces personnages gogliens tombés dans le chaudron soviétique et touillés par une grande cuillère.

Cela démarre fort. D'un côté du mur Pavel Serguievitch Goulatchkine enfonce un clou sur le mur pour accrocher une gravure à double face : d'un côté, on a une scène de la sainte Russie « je crois en toi Seigneur » comme le souhaite Nadejda, la mère de Pavel, mais « Soirée à Copenhague » comme le veut le fils ; de l'autre côté, pas d'hésitation ni de discussion : un portrait du saint soviétique Karl Marx. L'heure est aux retournements esthétiques et idéologiques. La mère informe son fils qu'un certain monsieur Smetanich (en russe smetana veut dire crème fraîche), un commerçant prudent veut que son fils épouse Varia, la sœur de Pavel, mais, comme tout, il demande... un communiste. Alors Nadejda, bien que bonne chrétienne, demande à son fils « d'adhérer » (au Parti), le mandat, preuve de l'adhésion, leur garantissant ainsi un avenir si non radieux du moins pépère.

De l'autre côté du mur, le clou enfoncé dans la paroi déstabilise la cuisine concomitante (spectre de la *Kommunalka*) d'Ivan Ivanovitch Chironkine. Lequel se retrouve avec, renversé sur sa tête, un égouttoir rempli de vermicelles cuits aux allures de vers de terre le tout formant sur sa tête un casque durablement enfoncé. Le voisin vient donc casqué de vermicelles chez Pavel pour protester contre cette brutale intrusion dans son quotidien et de la conséquence désastreuse et tenace,

occasionnée par le coup de marteau contre le mur. « Nous ne répondons pas de votre vermicelle » proteste Nadejda. Le ton monte. A la fin de la scène Pavel lance un scud : « Silence! Je suis un communiste »

Admirable début. La suite, une cavalcade basée sur ce mensonge initial, ne l'est pas moins. La pièce devient de plus en plus folle, la satire soviétique atteint des sommets jusqu'à cette dernière réplique de Pavel aux accents tchékoviens : « Maman, s'ils ne veulent même plus nous arrêter, qu'est-ce qui nous reste pour vivre, maman ? Qu'est-ce qui nous reste pour vivre ? »

Entre temps, on aura suivi un autre fil conducteur de la pièce, l'histoire d'une malle qui contiendrait la robe d'Anastasia, la princesse impériale (l'une des filles du tsar Nicolas II qui aurait échappé au massacre de la famille impériale en 1918). Et c'est Nastia, la bonne des Goulatchkine, qui va enfiler la robe jusqu'à devenir ainsi l'égérie de ceux qui ont le blues des temps impériaux. Erdman joue sur tous les tableaux. Finira-t-on par trouver « un communiste d'origine ouvrière » comme l'écrit délicieusement Erdman ?

Au Festival d'Avignon 2011, Patrick Pineau avait mis en scène Le suicidé de Nikolai Erdman, dans la carrière Boulbon mais le lieu avait comme piégé le décor du spectacle. Ce n'est pas le cas avec celui du *Mandat*, un intérieur russe foutoir qui peut à peu se désagrèger.

Pas d'étude psychologique approfondie : tous les personnages se définissent et se révèlent par leur façon d'agir, d'intervenir, de faire. Une action chasse l'autre. C'est vif, rapide et souvent très drôle. Quand Erdman écrit cette pièce, la Russie est en pleine effervescence, le monde russe en bascule après la mort de Lénine, la NEP et les débuts de Staline et c'est ce qu'il raconte *Le mandat*. Sur quel pied danser? Chaque individu en cache un autre, l'homme est double. Tout va très vite, les actions se croisent. Les Erdman d'aujourd'hui sont soit réfugiés à l'étranger bien que cela leur en coûte, et s'ils sont en Russie, ils se taisent publiquement ou sont en prison. Tous se souviennent de la dernière réplique de la pièce adressée par Pavel (magnifique Ahmed Hammadi Chassin) à sa mère (magnifique Sylvie Orcier), une fin qui se souvient de la fin d'*Oncle Vania* de Tchekhov en la renversant: « *Maman, s'ils ne veulent même plus nous arrêter, qu'est-ce qui nous reste pour vivre, maman ? Qu'est-ce qui nous reste pour vivre ?* ». En 1930, le Mandat est retiré des programmes des théâtres.

Patrick Pineau dirige avec vigueur un équipe de comédiens enjoués qui font troupe et où la famille Pineau-Orcier n'est pas la dernière comme autrefois dans les troupes de Théâtre ambulant. Et c'est aussi cela que retrouve Pineau à travers *le Mandat* d'Erdman, l'esprit du théâtre ambulant, la baraque de foire, le balagan cher au poète Alexandre Blok, un esprit, une façon de bouger et de créer que le pouvoir soviétique allait petit à petit étouffer. Je ne résiste au plaisir de citer cette réplique : « *Quel communiste vous faites Pavel Serguievitch ; vous n'avez même pas de document ! Un communiste sans document, ça n'existe pas !* ».

***Le mandat* a été créé au Théâtre des Célestins à Lyon, à l'affiche du 6 au 16 mars. Puis tournée : du 26 au 29 mars au théâtre de Sénart, les 2 et 3 avril à l'Azimut de Châtenay-Malabry, les 9 et 10 avril à la Comète de Châlons-en-Champagne, du 18 avril au 5 mai au Théâtre de la Tempête (Cartoucherie).**

BILLET DE BLOG 16 MARS 2024

Patrick Pineau touche un fameux « Mandat »

L'auteur russe des années vingt soviétiques Nicolai Erdman a écrit seulement deux pièces, deux chef d'œuvres : « Le mandat » puis « Le suicidé ». Après avoir mis en scène la seconde, Patrick Pineau s'empare avec vigueur et bonheur de la première. Son « Mandat » paie comptant.



"Le mandat" © Simon Gosselin

Les employés du Théâtre de Vsevolod Meyerhold s'étaient appliqués à compter les rires lors des représentations du *Mandat* de Nicolas Erdman en 1923 : la représentation durait dans les quatre heures et on comptait autour de 350 rires. Soit plus d'un par minute. Et il y eut plus de trois cents représentations et d'autres encore dans bien des villes d'Union soviétique. C'était là une première pièce d'un jeune auteur né avec le siècle. Une comédie dans l'héritage direct de Gogol nappée un vernis soviétique.

Quelques années plus tard, Erdman écrivit une seconde pièce *Le suicidé*. La première pièce avait fait toussé la censure, celle-ci la tétanisa tant qu'elle jugea préférable de l'interdire. A trente ans Erdman avait écrit deux chefs d'œuvre du théâtre russe du XXe siècle, mais sa liberté et son imagination à jamais entravées firent qu'il n'écrivit plus d'autres pièces. Que gâchis. Il se réfugia dans l'écriture de scénarios.

Dans la formidable somme sur le cinéaste soviétique Boris Vassilievitch Barnet (rétrospective actuellement à la cinémathèque de Paris) qui vient de paraître aux éditions de l'Oeil, son auteur Bernard Eisenschitz raconte que Barnet changeait de scénariste à chaque film, le seul qui travailla plusieurs fois avec lui fut Nicolai Erdman, il est l'un des scénaristes de *La maison de la rue Troubnaïa*. Plus tard, dans les années 60, au théâtre de la Taganka, Iouri Lioubimov lui confia l'écriture de sketches pour ses spectacles. Qu'en reste-il ? Erdman est mort en 1970

Ces deux pièces exquises en endiablées sont régulièrement montées en France depuis qu'elle ont été traduites, chacune ayant bénéficié de plusieurs traductions. Pour ce qui est du *Mandat*, on en compte au moins deux. Celle établie par Philippe Jaccard accompagnée d'un commentaire de Béatrice Picon Vallin, spécialiste de Meyerhold et éditrice des écrits en quatre tomes du metteur en scène russe. Cette traduction est parue en 1999 (lire ici) aux Éditions l'Age d'homme a été établie à partir du texte initial de Nicolai Erdman que Jaccard est allé consulter à Moscou.

Plus récemment André Markowicz a publié sa propre traduction, publiée aux Éditions les Solitaires intempestifs. Celle-ci a été établie à partir de la version conservée dans les archives russes, c'est à dire la version ayant, après coupes, reçue l'agrément de la censure. Patrick Pineau qui met aujourd'hui en scène *Le Mandat* a demandé à Markowicz (avec qui il a l'habitude de travailler) de compléter sa copie à partir de la version initiale d'Erdman. Il en résulte une version hybride, elle non éditée, celle que met en scène avec entrain Patrick Pineau. Erdman propage un nuage de tendresse sur tous ces personnages gogliens tombés dans le chaudron soviétique et touillés par une grande cuillère.

Cela démarre fort. D'un côté du mur Pavel Serguievitch Goulatchkine enfonce un clou sur le mur pour accrocher une gravure à double face : d'un côté, on a une scène de la sainte Russie « je crois en toi Seigneur » comme le souhaite Nadejda, la mère de Pavel, mais « Soirée à Copenhague » comme le veut le fils ; de l'autre côté, pas d'hésitation ni de discussion : un portrait du saint soviétique Karl Marx. L'heure est aux retournements esthétiques et idéologiques. La mère informe son fils qu'un certain monsieur Smetanich (en russe smetana veut dire crème fraîche), un commerçant prudent veut que son fils épouse Varia, la sœur de Pavel, mais, comme tout, il demande... un communiste. Alors Nadejda, bien que bonne chrétienne, demande à son fils « d'adhérer » (au Parti), le mandat, preuve de l'adhésion, leur garantissant ainsi un avenir si non radieux du moins pépère.

De l'autre côté du mur, le clou enfoncé dans la paroi déstabilise la cuisine concomitante (spectre de la *Kommunalka*) d'Ivan Ivanovitch Chironkine. Lequel se retrouve avec, renversé sur sa tête, un égouttoir rempli de vermicelles cuits aux allures de vers de terre le tout formant sur sa tête un casque durablement enfoncé. Le voisin vient donc casqué de vermicelles chez Pavel pour protester contre cette brutale intrusion dans son quotidien et de la conséquence désastreuse et tenace,

occasionnée par le coup de marteau contre le mur. « Nous ne répondons pas de votre vermicelle » proteste Nadejda. Le ton monte. A la fin de la scène Pavel lance un scud : « Silence! Je suis un communiste »

Admirable début. La suite, une cavalcade basée sur ce mensonge initial, ne l'est pas moins. La pièce devient de plus en plus folle, la satire soviétique atteint des sommets jusqu'à cette dernière réplique de Pavel aux accents tchékoviens : « Maman, s'ils ne veulent même plus nous arrêter, qu'est-ce qui nous reste pour vivre, maman ? Qu'est-ce qui nous reste pour vivre ? »

Entre temps, on aura suivi un autre fil conducteur de la pièce, l'histoire d'une malle qui contiendrait la robe d'Anastasia, la princesse impériale (l'une des filles du tsar Nicolas II qui aurait échappé au massacre de la famille impériale en 1918). Et c'est Nastia, la bonne des Goulatchkine, qui va enfiler la robe jusqu'à devenir ainsi l'égérie de ceux qui ont le blues des temps impériaux. Erdman joue sur tous les tableaux. Finira-t-on par trouver « un communiste d'origine ouvrière » comme l'écrit délicieusement Erdman ?

Au Festival d'Avignon 2011, Patrick Pineau avait mis en scène Le suicidé de Nikolai Erdman, dans la carrière Boulbon mais le lieu avait comme piégé le décor du spectacle. Ce n'est pas le cas avec celui du *Mandat*, un intérieur russe foutoir qui peut à peu se désagrèger.

Pas d'étude psychologique approfondie : tous les personnages se définissent et se révèlent par leur façon d'agir, d'intervenir, de faire. Une action chasse l'autre. C'est vif, rapide et souvent très drôle. Quand Erdman écrit cette pièce, la Russie est en pleine effervescence, le monde russe en bascule après la mort de Lénine, la NEP et les débuts de Staline et c'est ce qu'il raconte *Le mandat*. Sur quel pied danser? Chaque individu en cache un autre, l'homme est double. Tout va très vite, les actions se croisent. Les Erdman d'aujourd'hui sont soit réfugiés à l'étranger bien que cela leur en coûte, et s'ils sont en Russie, ils se taisent publiquement ou sont en prison. Tous se souviennent de la dernière réplique de la pièce adressée par Pavel (magnifique Ahmed Hammadi Chassin) à sa mère (magnifique Sylvie Orcier), une fin qui se souvient de la fin d'*Oncle Vania* de Tchekhov en la renversant: « *Maman, s'ils ne veulent même plus nous arrêter, qu'est-ce qui nous reste pour vivre, maman ? Qu'est-ce qui nous reste pour vivre ?* ». En 1930, le Mandat est retiré des programmes des théâtres.

Patrick Pineau dirige avec vigueur un équipe de comédiens enjoués qui font troupe et où la famille Pineau-Orcier n'est pas la dernière comme autrefois dans les troupes de Théâtre ambulant. Et c'est aussi cela que retrouve Pineau à travers *le Mandat* d'Erdman, l'esprit du théâtre ambulant, la baraque de foire, le balagan cher au poète Alexandre Blok, un esprit, une façon de bouger et de créer que le pouvoir soviétique allait petit à petit étouffer. Je ne résiste au plaisir de citer cette réplique : « *Quel communiste vous faites Pavel Serguievitch ; vous n'avez même pas de document ! Un communiste sans document, ça n'existe pas !* ».

***Le mandat* a été créé au Théâtre des Célestins à Lyon, à l'affiche du 6 au 16 mars. Puis tournée : du 26 au 29 mars au théâtre de Sénart, les 2 et 3 avril à l'Azimut de Châtenay-Malabry, les 9 et 10 avril à la Comète de Châlons-en-Champagne, du 18 avril au 5 mai au Théâtre de la Tempête (Cartoucherie).**



© Simon Gosselin

CRITIQUES

Avec *Le Mandat*, Patrick Pineau oscille entre farce et satire

Aux Célestins - Théâtre de Lyon, le metteur en scène retrouve la plume d'Erdman dont il avait monté *Le Suicidé* en 2011.

8 mars 2024

Mettre en scène la pièce d'un auteur russe en 2024 n'a rien d'anodin, d'autant plus quand c'est une farce qui tend à rire d'un système politique et d'une société en pleine mutation. Dans *Le Mandat* de **Nicolaï Erdman**, écrit il y a tout juste cent ans, la Russie du début du XX^e siècle est en train de changer de visage au moment où Staline s'installe au pouvoir. Mais au-delà des strates les plus hautes de la gouvernance soviétique, bien décidée à plier sous sa volonté un pays et son peuple, des familles sont contraintes de s'adapter pour leur propre réussite, pour leur propre survie.

Outre la lecture évidemment politique – et ô combien actuelle dans le fond – de ce texte, **Patrick Pineau** creuse dans sa création les deux grands axes tracés par **Erdman**. Dans cette traduction particulièrement dynamique signée **André Markowicz**, il donne à sa pièce des airs de légèreté derrière lesquels se développent discrètement des thématiques plus profondes. Dans ce sens, la scénographie de **Sylvie Orcier** joue elle aussi sur les deux tableaux. Nous amenant d'abord dans un décor de vaudeville comme toile de fond pour quiproquos et personnages aux traits marqués, elle nous glisse finalement dans un univers plus sombre et plus métaphorique. Ainsi se dévoile, peu à peu, ce que les apparences masquaient jusqu'alors : une lutte insidieuse pour trouver sa place dans une société changeante.

Cent ans plus tard, et alors ?

Entre manipulations opportunistes et résignations, les personnages se retrouvent pris dans une spirale à laquelle ils comprennent peu de chose, si ce n'est l'absolue nécessité d'y prendre part... Mais à quel prix ? Prêts à falsifier des documents d'état pour assurer leur sécurité – le fameux *Mandat* du parti –, ils alimentent aussi leur propre réalité sans se douter qu'elle est illusoire. Ainsi s'enferment-ils dans un schéma fait de faux-semblants, où chacun cherche à tirer son épingle d'un jeu dont les règles paraissent bien opaques.



© Simon Gosselin

En confiant sa création à une distribution de troupe qui brille par son équilibre autant que par son énergie et sa justesse, **Patrick Pineau** joue délicatement sur les deux tableaux que sont la farce comique et la satire politique. Le metteur en scène propose de cette manière une pièce au rythme effréné, embarquant sans mal la salle et le plateau dans un grand ballet chaotique, comme une course ininterrompue contre le temps. Poussés dans leurs retranchements en quête de la moins pire des solutions, les personnages se confrontent peu à peu à leur impuissance face à un système plus grand qu'eux.

Dans ce *Mandat* version 2024, difficile d'occulter complètement le contexte de notre époque, ouvrant derrière les rires une lecture parfois amère. Car si les noms et les classes sociales ont évolué, les situations sont aisément transposables dans un pays gouverné par une élite qui ne cesse d'avoir le regard tourné vers le passé... À croire que depuis cent ans, il est toujours question de trouver un sens à son propre rôle dans une société qui nous dépasse.

Peter Avondo, envoyé spécial à Lyon

Le Mandat, respecté à la lettre



photo Simon Gosselin

Fidèle à la profonde nature de vaudeville qu'est *Le Mandat*, Patrick Pineau livre une mise en scène échevelée pour ses retrouvailles avec Erdman. Derrière les rires en cascade, la terreur des personnages face au nouvel ordre politique est abyssale.

Rien ne ressemble plus à un Labiche que cette pièce de Nicolaï Erdman. Et rien ne lui ressemble moins. *Le Mandat* a la structure des vaudevilles, ce parfait enchaînement des situations qui pousse constamment au rire avec les personnages cachés (derrière une porte, sous un tapis, dans une malle...) qui déclenchent ou achèvent des quiproquos à une folle allure. Mais *Le Mandat* a un propos bien plus ambitieux et raide que celui d'une comédie de mœurs entre bourgeois de la fin XIXe. 1900 a été enjambé. Cela fait sept ans que le tsar est tombé en Russie, la Nouvelle politique économique (NEP) est enclenchée et tout l'ordre social est à terre. Les possédants n'ont plus droit de cité, la propriété est interdite et le nouvel horizon est d'avoir sa carte au parti communiste, un « mandat ». Ainsi donc deux familles, l'une bourgeoise ruinée par les révolutions de 1917 et d'anciens tsaristes encore riches trouvent un arrangement : marier leurs enfants. La dot ? le frère de la future mariée qui s'engage à s'encarter au PCUS pour assurer la protection de tous dès lors qu'il aura entre les mains le fameux mandat.

Jouer sur les apparences

Dans l'espace réduit d'un appartement communautaire, les hystéries s'enchaînent les unes aux autres tant la matriarche Nadejda Goulatchkine est inquiète. Il n'y a plus aucun repère. L'affolement est général, toute action prend des proportions immenses à commencer par ce voisin qui ne décolère pas que sa casserole de vermicelles au lait ait fini sur sa tête parce que Pavel, le fils Goulatchkine, donnait des coups de marteaux de l'autre côté du mur (fin) pour accrocher maladroitement des peintures. Tout est en place dans cette scène d'ouverture avec ce personnage qui sera le plus lucide d'entre tous déjouant tous les faux-semblants que Pavel entretient avec un tableau réversible : Marx d'un côté, des paysages de l'autre et une représentation religieuse pour combler les ecclésiastiques. Contenter tout le monde, ne froisser personne. Pas pour le plaisir gratuit de duper ses visiteurs mais pour survivre dans une URSS naissante dont ils ne connaissent pas encore tous les codes mais ont saisi violemment les changements.

Ce texte de Nicolai Erdman ne sera pas publié avant la perestroïka mais joué 350 fois en 1925 alors que son écriture n'a pas eu le temps de sécher tant Meyerhold réclame à ce jeune auteur né en 1900 de la lui livrer. Dans la salle, les spectateurs crient « Ah bas Staline ! » Le succès est total, l'arrêt brutal. Elle ne sera reprise qu'à la mort du dictateur. Mais elle existera tout de même plus que la seule autre pièce que fera Erdman, Le Suicidé, interdite avant même d'être jouée et qui vaudra à son auteur non pas la déportation comme Daniil Harms ou Mandelstam mais d'être réduit à ne plus participer qu'à des scénarii de films et mourir en 1970 sans avoir produit d'autres grandes œuvres. Sur les fiches techniques du Théâtre Meyerhold (TIM) de Moscou, figurent les réactions des spectateurs et ceux-ci riaient plus de 350 fois sur la durée du spectacle ! ; l'acteur incarnant Pavel deviendra célèbre du jour au lendemain. La pièce sera jouée dans de nombreuses autres villes russes, dans différentes mises en scène jusqu'en 1930 rappelle Jean-Philippe Jaccard, dans la première traduction française qu'il fait de ce texte et publié en 1998.

Sauve qui peut

La version que monte Patrick Pineau est celle d'André Markowicz qui a enrichi son propre travail avec des scènes supplémentaires.

Avec sa troupe conséquente de 13 personnes (beaucoup pour aujourd'hui, nettement moins pour l'époque de Erdman), il manie au millimètre la cadence infernale de la terreur, sachant déborder dans la salle, parfois éclairée, pour établir un lien avec les musiciens – cette catégorie sociale qui ne change pas vraiment de statut en passant d'un régime à l'autre – avant que tout le monde ne soit assis ou quand le dénouement approche et que les vérités se resserrent. Le metteur en scène et surtout acteur est aussi à l'aise là où dans des formes plus modestes, au service des mots de Serge Valletti (John a-dream) récemment sous les indications de sa complice de longue date Sylvie Orcier. Leurs enfants, comme dans Black March sont avec eux au plateau dans ce travail d'une véritable famille d'artistes bien au-delà des liens sanguins (les anciens comme Yasmine Modestine et Aline Le Berre ou les plus nouveaux comme Ahmed Hammadi-Chassin en Pavel déboussolé et pilier ou Virgil Leclair, locataire des Goulatchkine).

Avec les pantomimes autour de la vraie/fausse robe de la vraie/fausse impératrice, les balbutiements de prières autour d'un électrophone qu'écrit Erdman, les clins d'œil que rajoute Patrick Pineau via l'intervention de la régie qui lance « la lutte finale » au moment du triomphe des petits arrangements ou les amorces de pas dansés d'Anatole Smetanitch comme un aveu supplémentaire de perte, cette adaptation du Mandat est fluide et comme pouvait l'être Un chapeau de paille d'Italie quand Georges Lavaudant dirigeait un certain... Patrick Pineau. L'acteur n'a rien perdu de cette dextérité qu'il met ici au service d'un texte infiniment sombre sous sa drôlerie. « Ils refusent de nous arrêter » dit au final Pavel. Il ne leur reste plus rien dans la vie. **Erdman et Pineau font exister celles et ceux qui ont été asphyxiés par la folie du pouvoir dans une Russie « qui n'existe plus » disent-ils, à cette époque-là...**

Nadja Pobel – www.sceneweb.fr

Le Mandat

De Nicolai Erdman

Mise en scène : Patrick Pineau / Compagnie Pipo

Avec François Caron, Ahmed Hammadi-Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Nadine Moret, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Yasmine Modestine, Lauren Pineau-Orcier, Jean-Philippe Levêque, Virgile Leclair, Arthur Orcier, Patrick Pineau

Traduction : André Markowicz

Dramaturgie : Magali Rigail

Costumes : Gwendoline Bouget

Scénographie : Sylvie Orcier

Création lumières : Christian Pinaud

Création sonore : Jean-Philippe François

Régie générale : Florent Fouque

Production déléguée : Théâtre-Sénart, Scène nationale

Production : Théâtre-Sénart, Scène nationale

Coproduction : Les Célestins, Théâtre de Lyon, Espace Des Arts – Scène nationale de Chalon-Sur-Saône, Maison de la Culture de Bourges, L'Azimut – Antony / Châtenay-Malabry, Compagnie Pipo

Durée 2h15

Au théâtre des Célestins – Lyon

Du 6 au 16 mars 2024

Au Théâtre-Sénart, Scène nationale

Du 26 au 29 mars 2024

du 2 au 4 avril 2024

L'Azimut – Antony / Châtenay-Malabry

du 18 avril au 5 mai 2024

Théâtre de la Tempête – Paris

dates en cours

Maison de la Culture – Bourges

Espace des Arts – Châlon-sur-Saône

« Le Mandat », Nicolaï Erdman, Théâtre Des Célestins, Lyon

Mars 11, 2024 Les Trois Coups Auvergne - Rhône-Alpes, Coup De Cœur, Critique, Les Trois Coups, Théâtre



Un monde en décomposition

Par Trina Mounier
Les Trois Coups

C'est avec un plaisir non dissimulé que le public des Célestins a retrouvé Patrick Pineau et sa troupe de comédiens pour la création de la première pièce de Nicolaï Erdman, jeune auteur russe des années 20 au destin avorté.

On connaît mieux *Le Suicidé*, seconde et dernière pièce de l'auteur. Sans doute parce que cette dernière est vraiment achevée, alors que *Le Mandat* a longtemps été amputée de quelques scènes. Jusqu'à ce que se crée autour de Patrick Pineau une chaîne d'exégètes passionnés, parmi lesquels Michel Bataillon, collaborateur de Roger Planchon dans la décentralisation, qui a retrouvé des fragments manquants, et André Markowicz qui les a traduits sur le champ, restaurant la cohérence dramatique de la pièce et la parant d'une traduction décapante, moderne et enlevée comme il sait faire.

Il faut dire qu'un peu de cohérence n'est pas de trop, tant l'intrigue est foisonnante et truffée d'invéraisemblances. Essayons pourtant d'en broser les grands traits. L'action se déroule sept ans après la révolution bolchevik. Nous voici dans un appartement petit-bourgeois avec fleurs artificielles, reproductions de tableaux, table en formica, domaine de Nadedja Petrovna Goulatchkine à qui Sylvie Orcier prête toute la richesse de sa palette de jeu.



Et il en faut ! Car cet intérieur, nous le découvrons dès la première scène, est un des nombreux masques qui tomberont dans la pièce : les tableaux ont deux faces, une pour prouver ses origines bourgeoises, l'autre peinte de portraits de Karl Marx, pour la cacher. De même le plat d'esturgeon qu'a préparé la bonne, Nastia (Lauren Pineau-Orcier), et qu'on veut servir à l'occasion du projet de mariage entre Varvara, la fille dont Nadedja aimerait bien se débarrasser, et le fils d'un ancien noble encore riche, ou supposé l'être, qui exige comme dot que la famille de la mariée comprenne un communiste. Histoire de s'offrir une couverture au cas où...

Nadedja Petrovna enjoint alors son fils Pavel de devenir communiste. Après avoir refusé à grands cris, Pavel accepte et imagine tous les avantages liés à cette position avantageuse. Mais comment obtenir le mandat, ce viatique qui certifie une origine ouvrière et pauvre ? Traversent l'appartement toute une série de personnages hauts en couleurs, tandis qu'on tente de faire état d'une chose (on est des gens fréquentables) et de son contraire (on est d'extraction ouvrière). Cette réalité les rend fous, ou les révèle tels. Elle démontre surtout que ces gens vivent dans la terreur d'une bureaucratie maniaque, d'un régime qui contrôle tout, d'autant plus dangereux que, lui aussi, est composé de menteurs, de profiteurs, etc. Cette ambiance délétère se complique aussi de l'arrivée d'une amie de Nadedja avec une immense malle en osier qu'elle ne veut surtout pas garder chez elle car elle contiendrait la robe de bal de l'ex tsarine...

Fuite éperdue

Toute cette première partie est jouée à un rythme échevelé : ça entre, ça court, ça sort un pistolet, ça tire. C'est complètement loufoque, comme dans un vaudeville, forme d'ailleurs revendiquée par l'auteur et le metteur en scène. Pour seul exemple, citons le voisin (et locataire de Nadedja) qui apparaît coiffé d'une casserole de vermicelles dont il refuse de se séparer, car c'est une pièce à conviction de la vilénie de sa logeuse, laquelle a fait tomber ce récipient en plantant un clou dans la cloison qui les sépare... Et c'est extrêmement drôle (si, si).

Puis le décor est démonté, l'appartement disparaît au profit d'un plateau quasi nu. Seule reste la malle en osier où s'est d'abord cachée Nastia, puis dérobée par le propriétaire tsariste qui complot le retour de l'ancien régime entre deux coups de téléphone pour acheter des emprunts russes. Si le début de cette deuxième partie marque quelques lenteurs, c'est surtout dû au fait qu'on ne comprend pas du premier coup qui sont ces gens. Mais quand ils vont ouvrir la malle, pensant y trouver tout ce qu'il reste de la Russie, Nastia en sort, déguisée en tsarine et tout le monde de se prosterner... Et on repart dans une sorte de débandade au sein de laquelle chacun tente de tirer son épingle du jeu. Débarrassée du décor étouffant du petit appartement confiné, la pièce gagne en ouverture et en profondeur, au propre comme au figuré. Comme si on entrait dans la grande histoire, tout aussi irrespirable que la petite.



Il y aura encore d'autres retournements de situation, d'autres invraisemblances si justes au bout du compte : le monde n'est-il pas complètement absurde ? les hommes ne sont-ils pas prêts à tout par peur, désir de gloire, pure bêtise ou cupidité ? Le regard de Nicolai Erdman est cruel et lucide. Il est aussi sans espoir. Sans doute a-t-il raison car cette pièce lui a valu à la fois un immense succès populaire et la haine du régime.

Le Mandat résonne encore aujourd'hui à nos oreilles. Le public ne s'y trompe pas qui redouble de rires à l'évocation de phénomènes d'une histoire qui hoquète. La mise en scène est brillante, inventive, accélérée, portée par une troupe dont on ressent la grande cohésion, où pas un seul ne dénote. C'est un vrai bonheur d'intelligence et de générosité. Du théâtre comme on l'aime. ●

Trina Mounier

Le Mandat, de Nicolai Erdman

Traduit du russe par André Markowicz

Paru chez Babelio

Mise en scène : Patrick Pineau / Compagnie Pipa

Avec : François Caron, Ahmed Hammadi-Chassin, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Nadine Moret, Sylvie Orcier, Elliot Pineau-Orcier, Yasmine Modestine, Lauren Pineau-Orcier, Jean-Philippe Levêque, Virgile Leclaire, Arthur Orcier, Patrick Pineau

Dramaturgie : Magali Rigail

Lumière : Christian Pinaud

Musique et création son : Jean-Philippe François

Scénographie : Sylvie Orcier

Tableaux : Renaud Léon

Régie générale : Florent Fouquet

Costumes et accessoires : Gwendoline Bouget, Sylvie Orcier, Giuseppe Pellegrino

Durée : 2 h 15

Théâtre des Célestins • Salle Roger Planchon • 4, rue Charles Dullin • 69002 Lyon

Du 6 au 16 mars 2024, du mardi au samedi à 20 heures, jeudi à 19 h 30, dimanche à 16 heures, relâche le lundi

Réservations : 04 78 03 30 00 ou en ligne

Tournée :

- Du 26 au 29 mars, Théâtre Sénart, scène nationale
- Les 2 et 3 avril, L'Azimut, à Chatenay-Malabry
- Les 9 et 10 avril, La Comète, à Châlons-en-Champagne
- Du 18 avril au 5 mai, Théâtre de la Tempête, à Paris

THÉÂTRE

LE MANDAT. UN DOS À DOS DÉCAPANT SUR LES COMMENCEMENTS DE LA RUSSIE SOVIÉTIQUE.

12 MARS 2024

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Phot. © Simon Gosselin

Dans la courte période où se referme, sur la révolution russe, l'état stalinien, un jeune auteur, dans la grande lignée de la comédie russe, « commet » une pièce sur l'absurdité des temps. Après la suivante, le Suicidé, il n'écrira plus pour le théâtre...

C'est un logement soviétique nouvelle formule qui se dévoile sous nos yeux : une pièce unique occupée – anachronisme éclairant pour dire le modeste – par une table et des chaises en formica et dotée d'une alcôve où prend place le lit. Tous ces éléments disent un espace de vie sommaire, voisinant toutefois avec un piano, vestige d'une splendeur passée. Au mur, des tableaux anodins sont pendus. Une icône du Christ est posée au sol, témoin, peut-être d'une hésitation à l'accrocher ou d'un décrochement. On découvrira bientôt qu'un autre occupant, un « locataire », a aussi élu domicile chez les Goulatchine, conformément aux directives révolutionnaires qui imposent de partager les grands appartements bourgeois.



Phot. © Simon Gosselin

Le socialisme chez les petits-bourgeois

On sent bien que cette cohabitation forcée n'est pas du goût des Goulatchine, d'autant que leur locataire a le côté revanchard du prolétariat face à la bourgeoisie et exerce sur la famille une surveillance permanente et une menace de délation. Ils restent donc sur le qui-vive, attentifs au politiquement correct imposé par le temps. Aussi est-ce en secret qu'ils prient ou pendent au mur des effigies christiques ou des œuvres d'art moderne qu'il leur suffit de retourner, en cas de visite suspecte, pour laisser place à des portraits de Karl Marx. Le cadre est tracé. La pièce mettra dos à dos les tenants d'une société qui se meurt et les partisans d'un monde « nouveau », aussi peu reluisant que l'ancien, qui fera de tous, toutes tendances confondues, les dinons de la farce que définit l'intrigue.



Phot. © Simon Gosselin

Des nostalgiques de l'ancien régime

Si la première partie de la pièce se déroule chez les Goulatchine, la seconde prend place au logis des parents du futur marié, les Smetanitch. Le père a imaginé ce mariage pour se donner une assise « populaire » et une introduction politique qui le mettront à l'abri d'éventuels problèmes avec les autorités. Une confusion sur le nom de la cuisinière des Goulatchine, qui a revêtu la robe de l'impératrice, fait le reste. Convaincus d'être en présence de l'impératrice, les Smetanitch retournent allègrement leur veste dans l'attente d'un renversement du régime, qui ne saurait être qu'imminent. Dans ce jeu où aucun n'est ce qu'il semble être, tous seront perdants dans ce marché de dupes où tel est pris qui croyait prendre.



Phot. © Simon Gosselin

Un jeune auteur nommé Erdman...

C'est un très jeune auteur – il a vingt-trois ans – qui s'embarque avec talent et enthousiasme sur les traces des courtes farces de Tchekhov ou de Gogol et de leurs attaques sur le mode burlesque des travers petits et grands de la société. Et il n'y va pas avec le dos de la cuiller, le jeune Erdman qui critique avec la même virulence et la même ironie féroce la mainmise à l'œuvre de Staline sur le pouvoir – la pièce est écrite en 1923-1924 et Lénine meurt en janvier 1924 – et les dérives d'un pouvoir du prolétariat qui fait de la délation un outil et impose par la terreur une série de diktats absurdes – il prolongera d'ailleurs dans la même veine ses attaques avec *le Suicidé*, désopilante dénonciation de tendances réduites au silence qui voient dans le projet de suicide d'un jeune laissé-pour-compte une commode manière d'avoir un portedrapeau, une pièce qui lui vaudra trois ans de « séjour » en Sibérie et la fin de sa carrière d'auteur dramatique.

... au pays avant-gardiste d'un metteur en scène nommé Meyerhold

Derrière son texte, c'est un metteur en scène révolutionnaire qui s'avance. Vsevolod Meyerhold est le chantre d'un théâtre où la « biomécanique » du corps de l'acteur est mise en avant, face à la méthode introspective de Stanislavski. L'acteur n'est plus là pour incarner le personnage mais pour s'en faire l'avocat ou le procureur. Le style de Meyerhold s'enracine dans les avant-gardes, le constructivisme et le futurisme, ce qui lui vaudra les foudres du régime, une fois Staline installé au pouvoir. Accusé de trostskysme et d'espionnage en 1939, arrêté et torturé, il sera exécuté en secret le 2 février 1940.



Phot. © Simon Gosselin

La Nouvelle Politique Économique : le cadre d'une nouvelle idéologie du pouvoir

Le Mandat est représenté avec succès en 1925. En 1921, après l'insurrection des marins de Kronstadt, devant l'impasse du « communisme de guerre » et l'effondrement de l'économie, Lénine décide un retour limité au capitalisme de marché. C'est dans ce cadre que prennent place les personnages du *Mandat*. Durant cette période, des conceptions radicalement différentes de l'art – qui occupe alors une grande place dans la politique gouvernementale, préoccupée par l'éducation des masses – s'affrontent. Si le Proletkult prend d'abord le chemin de l'avant-garde, ses intentions sont bientôt dévoyées par le stalinisme qui l'orientera de manière exclusive et étroite vers le réalisme socialiste. En 1925, les jeux ne sont cependant pas encore faits et le champ artistique reste en partie ouvert. Avec ses 350 représentations, *le Mandat* connaît une destinée triomphale sans que la censure s'exerce, alors qu'il développe une vision critique et polémique de l'état de la société.



Phot. © Simon Gosselin

Un comique grinçant qui transcende le temps

Comique de mots, de gestes, de situations, de caractère, de répétition, doubles sens et quiproquos abondent dans cette pièce où le jeu et le texte peuvent porter des messages antithétiques. Les comédiens, épatants, y barbotent avec jubilation comme poissons dans le marigot, faisant du *too much* mais pas trop leur ligne de survie. L'outrance est au rendez-vous avec juste ce qu'il faut de délire. Et si l'on est aujourd'hui très loin des impératifs du « communisme » à la russe, les ressorts qui mettent en mouvement la mécanique de ce petit monde demeurent d'actualité. L'esprit de lucre, l'individualisme, le chacun pour soi, l'esprit revanchard n'ont pas perdu une ride et les réseaux sociaux sont là pour nous rappeler que toute délation, tout mensonge, sont bons à prendre, et que de laisser traîner la rumeur il reste toujours quelque chose. En riant sans mesure de ce *Mandat* où la médiocrité et la menace totalitaire règnent en maître, on se rapproche aussi d'un monde que nous connaissons bien : le nôtre. Entre le rire et l'inquiétude, le pas est petit...



Phot. © Simon Gosselin

Le Mandat de Nicolai Erdman. Traduction **André Markowicz**

♦ Mise en scène **Patrick Pineau / Compagnie Pipo** ♦ Avec **François Caron** (Olympe Valérianovitch Smétanitch), **Ahmed Hammadi Chassin** (Pavel Serguéievitch Goulatchkine), **Marc Jeancourt** (Autonome Sigismundovitch), **Aline Le Berre** (Tamara Léopoldovna / Ariadna Pavlinovna, épouse Zarkhine), **Virgil Leclair** (Ivan Ivanovitch Chironkine, locataire des Goulatchkine), **Jean-Philippe Levêque** (Stépane Stépanovitch / Un musicien), **Yasmine Modestine** (Felitsata Gordeïevna, épouse Stépanovitch/ La musicienne), **Nadine Moret** (Varvara Serguéïevna Goulatchkine, soeur de Pavel), **Arthur Orcier** (Valerian Smétanitch, fils d'Olympe), **Sylvie Orcier** (Nadejda Petrovna Goulatchkine, mère de Pavel), **Elliot Pineau-Orcier** (Anatole Smétanitch, fils d'Olympe / Le concierge / Un musicien), **Lauren Pineau-Orcier** (Nastia, la cuisinière des Goulatchkine), **Patrick Pineau** (Zotik Frantsevitch Zarkhine, Agafange, serviteur, ancien soldat) ♦ Dramaturgie **Magali Rigail** ♦ Costumes **Gwendoline Bouget** ♦ Scénographie **Sylvie Orcier** ♦ Création lumières **Christian Pinaud** ♦ Création sonore **Jean-Philippe François** ♦ Régie générale **Florent Fouquet** ♦ **Producteur délégué** Théâtre-Sénart, Scène nationale ♦ **Producteur** Théâtre-Sénart, Scène nationale ♦ **Coproducteurs** Les Célestins, Théâtre de Lyon ; Espace Des Arts, Scène nationale de Chalon-Sur-Saône ; Maison de la Culture de Bourges ; L'Azimut / Antony - Châtenay-Malabry ; Compagnie Pipo ♦ Durée estimée 2h

TOURNÉE

- du mercredi 6 au samedi 16 mars 2024 (relâche lundi 11 mars) **Théâtre des Célestins – Lyon** www.theatredescelestins.com
- du mardi 26 au vendredi 29 mars 2024 **Théâtre-Sénart, Scène nationale**
- les mardi 2 et mercredi 3 avril 2024 **L'Azimut - Antony / Châtenay-Malabry**
- les mardi 9 et mercredi 10 avril 2024 **La Comète - Châlons-en-Champagne**
- du jeudi 18 avril au dimanche 5 mai 2024 (relâche les lundis 22 et 29 avril) **Théâtre de la Tempête – Paris**

*Le Mandat, texte de Nicolai Erdman,
traduction André Markowicz, mise en
scène Patrick Pineau.*



Crédit photo : Simon Gosselin.

Le Mandat, texte de **Nicolai Erdman**, traduction **André Markowicz**, mise en scène **Patrick Pineau**, dramaturgie **Magali Rigail**, costumes **Gwendoline Bouget**, scénographie **Sylvie Orcier**, création lumières **Christian Pinaud**, création sonore **Jean-Philippe François**. Avec **François Caron**, **Ahmed Hammadi Chassin**, **Marc Jeancourt**, **Aline Le Berre**, **Virgil Leclaire**, **Philippe Levêque**, **Yasmine Modestine**, **Nadine Moret**, **Arthur Orcier**, **Sylvie Orcier**, **Elliot Pineau-Orcier**, **Lauren Pineau-Orcier**, **Patrick Pineau**.

André Markowicz, traducteur de la pièce et fin connaisseur des lettres russes, commente : « Créé à Moscou par le metteur en scène Vsévolod Meyerhold en 1925, *Le Mandat* raconte l'histoire de la disparition d'une classe sociale sous la forme d'une farce. Sa force tragi-comique lui vaut les foudres des autorités soviétiques qui l'interdisent en 1930 et Nicolai Erdman, ostracisé de la scène, sera arrêté. La pièce ne sera d'ailleurs jamais éditée de son vivant. Elle connaîtra les «gels» et «dégels» politiques de l'URSS, avant de paraître dans une publication russe en 1987. »

« Ce qui a démoli la fourmilière, c'est la botte d'un monstre qui s'appelle Octobre. **Octobre**, du jour au lendemain, a aboli la vie normale.... Une vie pas très reluisante, bien sûr (mais qui vous demande de reluire pour avoir le droit de vivre ?). Et les fourmis qui vivaient de cette vie, du jour au lendemain, doivent se fondre dans une autre, celle d'un autre monstre qu'on appelle **le Proletariat**, lequel a clairement le vent en poupe et délivre les mandats. »

« *Le Mandat* a été écrit entre 1923 et 1924, en pleine Nouvelle Politique Économique, — cette NEP décrétée par Lénine quand il a compris les ravages provoqués par l'application de la doctrine communiste, celle de l'interdiction de la propriété privée. Et il était de bon ton pour le pouvoir et les intellectuels qui le soutenaient de se moquer de cette nouvelle bourgeoisie qui avait surgi soudain et rendait au pays ne serait-ce qu'un semblant de vie économique, de vie; se moquer de la bêtise des nouveaux commerçants, de leur vulgarité, de leur avidité. *Le Mandat* ne s'en prive pas. » (André Markowicz)

Patrick Pineau a créé *Le Suicidé* du même auteur à la Carrière Boulbon en 2011 pour la 65^{ème} édition du Festival d'Avignon, il considère *Le Mandat* de Nicolaï Erdman comme un vaudeville à la russe, un Feydeau de l'époque. Suite à la chute du tsar, deux familles – les Goulatchkine et les Smetanitch – tentent de trouver leur place dans une société en mutation. Une solution s'impose pour survivre dans un monde où ils n'ont plus leur rang: le mariage de la fille Goulatchkine avec le fils Smetanitch. Il faut à Pavel Sergueïevitch, fils et frère Goulatchkine, entrer coûte que coûte au Parti afin d'obtenir le fameux mandat censé assurer la sécurité des deux familles.

« C'est l'idée qu'il est devenu un communiste qui donne au Goulatchkine d'Erdman l'envie de fusiller la terre entière... », explique André Markowicz. Le ton est donné – rires et pétarades.

Coups de théâtre, situations improbables et quiproquos ubuesques s'enchaînent, entre farce et comédie, cris et pleurs, dans une cascade cocasse de petits événements ou micro-phénomènes qui pourraient entraîner des arrestations, des filatures, des dénonciations et la mort. Les échanges verbaux sont incohérents et les messages peu crédibles, ne serait-ce que cette malle avec la robe de tsarine, que la maîtresse de maison recèle. La satire vise ainsi deux sociétés s'affrontant dans le mépris du peuple : le conservatisme ancien et la petite bourgeoisie post-révolutionnaire.

Militant fervent d'un théâtre populaire et de troupe, Patrick Pineau convie ses fidèles compagnons – comédiens jeunes et confirmés -, emmenés par Sylvie Orcier, maîtresse des lieux fofolle et cheffe d'orchestre d'un canevas de vaudeville français à la Labiche, mêlé de Gogol à l'absurde sympha.

L'actrice, dame Goulatchkine, prie face à une icône ou bien vitupère contre le nouveau régime, se mobilisant pour sauver son fils un peu entêté et vindicatif – Ahmed Hammadi Chassin – dont le pull orange pimpant rappellerait le gilet jaune, si ce n'est une autre époque –, garçon à sa maman, et sa fille – Nadine Moret –, consciente de sa classe, et facétieuse, quand elle oeuvre à se faire belle.

Les interprètes se sont jetés dans l'aventure théâtrale insensée et saugrenue qui les dépasse et qu'ils ont plaisir à déployer aux yeux d'un public intrigué et ahuri par tant de bouffonnerie. Autour du trio central, Lauren Pineau-Orcier joue la servante de cuisine mais aussi un rôle inédit plus prestigieux. François Caron incarne le père Smetanitch de l'autre famille en lice, accompagné de son fils – Arthur Orcier. Quant aux autres acolytes, ils sont endossés par Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Virgil Leclair, Philippe Levêque, Yasmine Modestine, Elliot Pineau-Orcier et Patrick Pineau.

Un mur de lointain – voile transparent – laisse voir les passages des uns et des autres, avant qu'ils n'entrent en scène, surgissant à jardin sur le foyer scénique des Goulatchkine décoré selon la propagande ambiante – le lit de repos près de la table de salle à manger, avec toiles et prie-dieu.

S'invitent au repas quelques prolétaires pour les besoins de la comédie à jouer devant les instances de l'Etat, et d'abord devant un voisin malveillant et délateur en puissance. On rit franchement de toutes ces simagrées, si elles ne sévissaient pas encore aujourd'hui, là-bas.

Véronique Hotte

Spectacle vu le 26 mars et joué jusqu'au vendredi 29 mars 2024, au **Théâtre-Sénart, Scène nationale**. Les 2 et 3 avril 2024 à **L'Azimut – Antony/Châtenay-Malabry** Les 9 et 10 avril, à **La Comète – Châlons-en-Champagne**. Du jeudi 18 avril au dimanche 5 mai 2024, relâche les 22 et 29 avril, au **Théâtre de La Tempête, La Cartoucherie, 75012- Paris**.